

Introduction aux relations internationales

Table des matières

Introduction	4
I/ Théorique	5
1/ Anthropologie des relations internationales	5
a/ Thucydide : des concepts antiques aux concepts modernes	5
b/ Alexis de Tocqueville : la guerre en démocratie	5
c/ René Girard : la montée aux extrêmes et le désir mimétique	8
2/ Les fondements de la géopolitique	11
21/ Principes généraux de la géopolitique	11
A/ Définition de la géopolitique	11
B/ Histoire et fondateurs de la géopolitique	12
L'école anglo-saxonne : la puissance maritime	12
La suprématie de la mer sur la terre	12
Le choc terre-mer. Le heartland	13
Le rimland, pivot stratégique du choc terre-mer	14
L'école française : la géopolitique de l'équilibre	14
Paul Vidal de la Blache (1845-1918)	14
Jacques Ancel (1882-1943)	14
C/ Principes	14
1/ Le réalisme en politique étrangère	14
2/ La frontière modelée par l'homme	15
D/ Principes généraux de la géopolitique	15
Les uchronies	15
Les panismes	16
Les grandismes	16
Le mythe de l'âge d'or	16
22/ Friedrich Hayek : de la catallaxie aux relations internationales	16
A/ La coopération sociale comme jeu. La catallaxie	16
La catallaxie comme lien social	17
B/ L'émergence du marché	19
23/ Samuel Huntington et le choc des civilisations	19
A/ Un monde divisé en civilisations	19

Modernisation et occidentalisation. Existe-t-il une civilisation universelle ?.....	20
L'Occident dans le monde.....	20
La guerre entre les civilisations et le nouvel ordre du monde.....	21
B/ L'équilibre instable des civilisations	21
L'effacement de l'Occident : puissance, culture et indigénisation	21
Indigénisation : résurgence des cultures non occidentales	21
L'Occident et le reste du monde : problèmes intercivisationnels	22
Etats phares et conflits frontaliers	22
C/ Des guerres de transition aux guerres civilisationnelles.....	22
Guerres de transition : la guerre en Afghanistan et la guerre du Golfe.....	22
Caractéristiques des guerres civilisationnelles	22
Du sang aux frontières de l'islam.....	23
L'essor de la conscience identitaire.....	23
Les diasporas	24
Arrêter les guerres civilisationnelles	24
3/ Réalisme et idéalisme : deux visions des relations internationales.....	24
a/ Frédéric Bastiat vs Jules Ferry : quelle place pour la colonisation ?	24
b/ Cynisme ou réalisme : <i>regime change</i> ou soutien aux dictateurs, non-ingérence ou devoir d'ingérence ?	25
c/ Courtoisie et barbarie : l'art du protocole. Cosmologie et politique : l'art de la diplomatie.....	25
II/ Historique	26
1/ La guerre de Trente Ans : l'avènement de Westphalie	26
a/ Les causes de la guerre : fractures et politiques européennes	26
b/ Un conflit long et tumultueux.....	26
c/ Les conséquences du conflit.....	26
2/ Les grands congrès : l'art de la paix et nouvel ordre du monde	26
a/ Vienne et le concert des nations. Talleyrand.....	26
b/ Versailles et la paix perdue. Jacques Bainville	26
c/ Guerres mondiales et guerres froides : les rêves américains. Yalta (1944), Bagdad (1991)	27
3/ La France et l'équilibre européen	27
a/ Le « juste milieu » de Louis-Philippe.....	27
b/ Le « grand projet » de Napoléon III.....	27
c/ La « grandeur » du Général de Gaulle	27
III/ Pratique	28

1/ Les États-Unis : hyperpuissance ou impuissance ?.....	28
a/ Les ambiguïtés d'une victoire par chaos : unipolaire/multipolaire	28
Mais l'État souverain est lié aux autres par des liens juridiques.....	29
Les acteurs non-gouvernementaux	29
b/ Contrôler le droit pour imposer son ordre : la guerre économique	30
c/ La dette et la (crypto)monnaie : quelles incidences sur les relations internationales ?	30
2/ Les mirages des relations internationales : guerre de propagande et illusions d'optique	36
a/ Les Brics : futurs impuissances ?	36
b/ L'opinion mondiale : informer ou manipuler ?.....	36
c/ Histoires, mémoires, regards : les différentes conceptions du monde	36
3/ Nouveaux acteurs et acteurs profonds des relations internationales	36
a/ Mafias et criminalité : dissolution des Etats.....	36
b/ Les SMP et les entreprises : nouvelles guerres, nouvelles diplomaties ?	38
c/ Le Saint-Siège : un acteur central ?.....	39

Introduction

« Quand les hommes se diront : Paix et sécurité ! C'est alors que tout d'un coup fondra sur eux la perdition. » (1 Th, 5,1-5).

Qu'est-ce que les RI. Ce que nous allons étudier. Les grandes lignes du cours. Comment va être organisé le cours.

Partir de la théorie, voir des exemples historiques, puis des études de cas pratique.

I/ Théorique

1/ Anthropologie des relations internationales

Étude de quelques penseurs qui ont réfléchi aux RI et qui ont proposé des interprétations du monde capable de comprendre les RI.

a/ Thucydide : des concepts antiques aux concepts modernes

Pourquoi une guerre mondiale.

Sparte et Athènes : puissance continentale et puissance maritime.

Guerre pour les ressources : expédition de Sicile. 415 : Alcibiade.

Question de l'hégémonie et de l'hubris.

b/ Alexis de Tocqueville : la guerre en démocratie

De la guerre en démocratie.

Alexis de Tocqueville n'est pas seulement l'analyste du système politique que l'on connaît, notamment à travers son maître ouvrage qu'est la *Démocratie en Amérique*. S'il interroge la façon dont les sociétés aristocratiques se transforment sous l'influence de l'essor de la liberté et de l'égalité pour devenir des sociétés démocratiques, il ne limite pas son analyse au seul système politique, mais aussi au système militaire. Plusieurs chapitres du tome 2 (paru en 1840) de la *Démocratie* sont consacrés à la place de l'armée dans les sociétés démocratiques. C'est cette analyse-là que nous allons évoquer ici, car, comme pour le reste de son œuvre, le regard de Tocqueville est en syntonie avec ce que les pays démocratiques ont connu dans la suite de leur histoire en ce qui concerne la chose militaire.

Les nations démocratiques rechignent à la guerre

En constatant que la guerre n'est pas la bienvenue dans les nations démocratiques, Tocqueville reprend une idée déjà ancienne, et qui sera développée encore par la suite, à savoir que le progrès économique, les échanges commerciaux et l'accroissement du bien-être détournent les populations de la guerre pour les orienter vers le développement des jouissances matérielles. Les hommes ont plus à perdre de la guerre qu'à y gagner. Ni les honneurs militaires, ni les rapines qui peuvent s'y faire ne concurrencent la richesse et les positions sociales gagnées par l'industrie et le commerce. Pire, les États étant de plus en plus enchevêtrés entre eux, la guerre brise ces liens et ruinent la mutuelle prospérité commerciale. Les États sont tellement

unis qu'un pays n'a aucun intérêt à faire la guerre à son voisin, au risque d'y perdre une grande part de sa puissance, même s'il en sort victorieux.

« À mesure que l'égalité, se développant à la fois dans plusieurs pays, y pousse simultanément vers l'industrie et le commerce les hommes qui les habitent, non seulement leurs goûts se ressemblent, mais leurs intérêts se mêlent et s'enchevêtrent, de telle sorte qu'aucune nation ne peut infliger aux autres des maux qui ne retombent pas sur elle-même, et que toutes finissent par considérer la guerre comme une calamité presque aussi grande pour le vainqueur que pour le vaincu. » (Chap. 26)

Une des conséquences de ce constat est que les peuples démocratiques rechignent à se battre. Une fois la guerre mal engagée et perdue, ils préfèrent signer un armistice et sauver leur industrie plutôt que de poursuivre une guerre coûteuse pour leur mode de vie.

« Lorsqu'une nation aristocratique est envahie après la défaite de son armée, les nobles, quoiqu'ils soient en même temps les riches, aiment mieux continuer individuellement à se défendre que de se soumettre ; car, si le vainqueur restait maître du pays, il leur enlèverait leur pouvoir politique, auquel ils tiennent plus encore qu'à leurs biens : ils préfèrent donc les combats à la conquête, qui est pour eux le plus grand des malheurs. (...)

Chez une nation où règne l'égalité des conditions, chaque citoyen ne prend, au contraire, qu'une petite part au pouvoir politique, et souvent n'y prend point de part ; d'un autre côté, tous sont indépendants et ont des biens à perdre ; de telle sorte qu'on y craint bien moins la conquête et bien plus la guerre que chez un peuple aristocratique. Il sera toujours très difficile de déterminer une population démocratique à prendre les armes quand la guerre sera portée sur son territoire. » (Chap. 26)

Ces lignes, écrites à la fin des années 1830, expliquent, pour les Français, les armistices de 1871 et de 1940.

Faiblesses puis forces des démocraties

Face à la guerre, la société démocratique est donc intrinsèquement plus faible que la société aristocratique. La première est plus vulnérable aux attaques à cause de la fragilité de sa structure de commandement : l'armée qui prend la capitale tient tout le pays.

« Il n'y a de fort dans un pays démocratique que l'État ; la force militaire de l'État étant détruite par la destruction de son armée, et son pouvoir civil paralysé par la prise de sa capitale, le reste ne forme plus qu'une multitude sans règle et sans force qui ne peut lutter contre la puissance organisée qui l'attaque. » (chap. 26)

À cette faiblesse de l'organisation s'ajoute la faiblesse de sa constitution. En démocratie, l'armée n'attire pas. Les élites préfèrent rejoindre le commerce ou le service de l'État qui apportent honneur et richesse, contrairement à l'armée qui est dévaluée. Ce sont donc des hommes simples et parfois limités qui rejoignent l'armée, en lieu et place des élites, comme c'est le cas dans les aristocraties. Les élites n'ayant plus de contact avec le monde militaire, elles le délaissent de plus en plus, elles y accordent moins de moyens financiers et moins d'intérêts, ce qui renforce encore la répulsion de ce secteur par les classes supérieures du pays.

L'armée étant donc délaissée et mal préparée, elle n'est pas prête à affronter une guerre qui survient, surtout si elle a en face d'elle une armée aristocratique, dont les membres sont rompus aux choses militaires. Le combat est inégal avant même son engagement.

« Nous avons vu comment, au contraire, chez les peuples démocratiques, l'élite de la nation s'écartait peu à peu de la carrière militaire pour chercher, par d'autres chemins, la considération, le pouvoir et surtout la richesse. Après une longue paix, et dans les temps démocratiques, les paix sont longues, l'armée est toujours inférieure au pays lui-même. C'est en cet état que la guerre trouve la guerre ; et, jusqu'à ce que la guerre l'ait changée, il y a péril pour le pays et pour l'armée. » (chap. 24)

La victoire est assurée pour le pays aristocratique, à condition que celle-ci se fasse vite. Si la possibilité de gagner est faible au moment où débutent les combats, plus ceux-ci durent, plus la possibilité de victoire augmente pour les démocraties.

La victoire à long terme

« Lorsque la guerre, en se prolongeant, a enfin arraché tous les citoyens à leurs travaux paisibles et fait échouer leurs petites entreprises, il arrive que les mêmes passions qui leur faisaient attacher tant de prix à la paix se tournent vers les armes. La guerre, après avoir détruit toutes les industries, devient elle-même la grande et unique industrie, et c'est vers elle seule que se dirigent alors de toutes parts les ardents et ambitieux désirs que l'égalité a fait naître. C'est pourquoi ces mêmes nations démocratiques qu'on a tant de peine à entraîner sur les champs de bataille y font quelquefois des choses prodigieuses, quand on est enfin parvenu à leur mettre les armes à la main.

À mesure que la guerre attire de plus en plus vers l'armée tous les regards, qu'on lui voit créer en peu de temps de grandes réputations et de grandes fortunes, l'élite de la nation prend la carrière des armes ; tous les esprits naturellement entreprenants, fiers et guerriers, que produit non plus seulement l'aristocratie, mais le pays entier, sont entraînés de ce côté. » (chap. 24)

La démocratie atteint alors une force que les aristocraties n'ont pas. L'armée de ces dernières se débande sous l'effet de la longueur du conflit, l'intérêt pour la bataille s'amenuise. Au contraire, la vigueur démocratique se déploie avec le temps, et transforme son armée en un corps solide et résistant. Le temps joue donc en faveur des démocraties, qui sont à peu près certaines de pouvoir gagner la guerre sur le long terme. Cela oblige les aristocraties à une guerre éclair, et les démocraties à tenir et à attendre.

« Si la paix est particulièrement nuisible aux armées démocratiques, la guerre leur assure donc des avantages que les autres armées n'ont jamais ; et ces avantages, bien que peu sensibles d'abord, ne peuvent manquer, à la longue, de leur donner la victoire.

Un peuple aristocratique qui, luttant contre une nation démocratique, ne réussit pas à la ruiner dès les premières campagnes risque toujours beaucoup d'être vaincu par elle. » (chap. 24)

Ce que décrit ici Tocqueville est exactement ce que la France a connu pendant la Première Guerre mondiale. Si l'offensive allemande de l'été 1914 avait réussi, si Paris avait été pris, et cela s'est joué à peu de chose, la guerre eut été courte, et finie à Noël. Au lieu de ça, la puissance aristocratique de la Prusse s'est retrouvée vaincue par la force démocratique de la France.

Le commandement des armées

Alexis de Tocqueville termine son étude de l'armée en démocratie par l'analyse du commandement au sein de celle-ci. Il est de bon ton de penser qu'un soldat doit obéir aux ordres donnés, sans réfléchir et sans contredire.

« Dans les armées aristocratiques, le soldat arrive assez aisément à être comme insensible à toutes choses, excepté à l'ordre de ses chefs. Il agit sans penser, triomphe sans ardeur, et meurt sans se plaindre. En cet état, ce n'est plus un homme, mais c'est encore un animal très redoutable dressé à la guerre. » (chap. 25)

L'esprit démocratique, qui introduit l'individualisme, l'indépendance et la critique, semble inconciliable avec le commandement militaire. De fait, il l'est. C'est à la notion de commandement de se modifier. Il ne s'agit plus d'ordonner et d'attendre une obéissance servile, comme le féodal vis-à-vis de ses serfs, mais de fonder le commandement sur le respect du chef qui provient de l'autorité que celui-ci acquiert dans la bonne réalisation de sa charge.

« Chez les peuples démocratiques, la discipline militaire ne doit pas essayer d'anéantir le libre essor des âmes ; elle ne peut aspirer qu'à le diriger ; l'obéissance qu'elle crée est moins exacte, mais plus impétueuse et plus intelligente. Sa racine est dans la volonté même de celui qui obéit ; elle ne s'appuie pas seulement sur son instinct, mais sur sa raison ; aussi se resserre-t-elle souvent d'elle-même à proportion que le péril la rend nécessaire. (...) La discipline d'une armée démocratique se raffermi, au contraire, devant l'ennemi, parce que chaque soldat voit alors très clairement qu'il faut se taire et obéir pour pouvoir vaincre. » (chap. 25)

La liberté est finalement plus forte et plus résistante que le despotisme. Tocqueville démontre que même en matière militaire il ne faut pas craindre le libre arbitre et les passions humaines. Au combat et dans la défense de son pays, l'homme libre a une force supplémentaire que ne connaît pas l'homme servile.

c/ René Girard : la montée aux extrêmes et le désir mimétique

Le mythe et le sacrifice dans l'histoire. Le désir mimétique. Pourquoi cela influence les relations internationales.

Historien comme mythocide. Faire advenir la vérité pour libérer les hommes.

Désir mimétique et montée aux extrêmes

Clausewitz a théorisé la montée aux extrêmes, le fait que deux armées soient prises dans un engrenage guerrier qui les pousse à développer toujours plus de violence pour déborder l'adversaire et le vaincre. René Girard a montré comment cette montée aux extrêmes se comprenait dans le cadre du désir mimétique : le combattant augmente sa puissance de feu et son adversaire l'imité en l'augmentant lui aussi. La guerre appelle la guerre, comme Napoléon qui a toujours couru derrière la paix, mais qui, finalement, a semé la guerre.

La montée aux extrêmes implique aussi la mobilisation de plus en plus de gens jusqu'à devenir totale. C'est parce qu'il répond aux humiliations du traité de Versailles qu'Hitler peut mobiliser tout un peuple derrière lui, c'est parce qu'il répond à l'invasion allemande que Staline obtient une victoire contre Hitler, et c'est parce qu'il répond aux États-Unis que Ben Laden organise les attentats du 11 septembre. La victoire n'est pas immédiate, mais différée, et elle sera totale.

La guerre moderne : le temps de la guerre totale

Jusqu'au XVIII^e siècle, les temps de la guerre et de la paix sont bien marqués. La guerre est codifiée et ritualisée ; on sait quand on est dans la guerre, et quand on est dans la paix. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Guerre et paix se mélangent, comme se mêlent l'ordre et le désordre. La guerre n'est plus la continuation de la politique, comme le pensait Clausewitz, parce que la politique court toujours derrière la violence. Il n'y a plus de place pour une victoire relative : la victoire ne peut être que totale. Lorsque l'autre n'est plus seulement un adversaire occasionnel, mais un ennemi de nature, il n'est pas possible de s'entendre avec lui et de bâtir une paix d'équilibre. C'est la Révolution française qui transforme la guerre. Les Révolutionnaires ne combattent pas contre des Autrichiens, des Prussiens ou des Anglais, ils combattent contre ceux qui s'opposent à la Révolution, c'est-à-dire contre des ennemis du genre humain. Le contre-révolutionnaire ne peut pas être vaincu : il doit être éradiqué. Il n'y a plus ni Autrichiens ni Anglais, il y a les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires : la guerre devient idéologique, et cette guerre idéologique ne peut se solder que par la défaite totale de l'autre, qui passe par son éradication. De même en 1919, lors du traité de Versailles, il ne faut pas bâtir la paix, il faut éradiquer l'adversaire.

La question se pose de nouveau en 1943. Pie XII prône une paix des nations, Roosevelt ne transige pas sur la reddition sans condition. Ici s'opposent deux visions de la guerre, donc de la paix. La guerre des nations et la guerre des idéologies, la guerre normée et la guerre sacrificielle, mue par le désir mimétique. La reddition sans condition triomphe, elle conduit à la destruction de l'Allemagne, au bombardement des villes et aux meurtres des civils. Elle conduit aussi à la radicalisation de la guerre chez l'adversaire : puisque la négociation n'est pas possible, puisque l'entente n'est pas possible, alors la guerre doit être menée jusqu'au bout : pour éviter la défaite totale, il faut mener une guerre totale. L'agresseur devient l'agressé et peut donc justifier sa défense. Le désir mimétique distille la guerre dans les pensées et dans les actes, et la paix est dissoute des schémas mentaux et des pensées des hommes. Le juriste Carl Schmitt a évoqué cette « théologisation » de la guerre : l'ennemi devient un Mal à éradiquer, la guerre ne s'arrête que quand l'ennemi est complètement mort et non pas quand on arrive à un accord.

Avec Napoléon apparaît aussi le partisan (en Espagne), qui se bat de manière irrégulière contre des armées régulières. Le partisan fait entrer la guerre dans un autre domaine, celle de la lutte au corps à corps. Le partisan est le début du terrorisme : la guerre est partout, il attaque partout, avec des moyens totalement irréguliers. On sort des guerres conventionnelles pour aller vers des guerres réelles, le civil l'emporte sur le soldat. Les terroristes font l'inverse des sacrifices primitifs : au lieu de tuer des victimes pour en sauver d'autres ils se tuent eux-mêmes pour tuer d'autres personnes. Le droit de la guerre a disparu, on ne respecte plus l'adversaire, on n'a plus d'égard pour le prisonnier. La guerre en tant qu'institution a disparu, mais il y a des

accès de violence à travers le monde. La guerre moderne signe le retour à l'archaïsme de la violence. En effaçant la religion, on a cru entrer dans la modernité rationnelle et asseoir la paix dans le monde. En réalité, en effaçant le sacrifice on efface ce qui contribue à asseoir la paix entre les nations, on empêche la paix de s'établir entre les peuples, et donc on rend la guerre omniprésente et infinie. C'est que, contrairement à ce que la modernité techniciste a voulu faire croire, la religion est moteur de paix, et elle est essentielle à son établissement.

Le christianisme détruit le mythe et instaure la paix

Voilà, explique René Girard, comment fonctionnent les sociétés païennes. Et voilà d'où émerge et où arrive la nouveauté chrétienne. Dans le christianisme, l'agneau sacrifié, le bouc-émissaire, c'est le Christ. Il est non seulement un homme innocent, mais il est Dieu, et Il accepte le sacrifice pour sauver les hommes. Ce sacrifice ne produit pas un nouveau mythe, un autre de plus, qui enferme les hommes dans le mensonge et dans la mort ; ce sacrifice déchire le rideau du Temple, il dévoile la vérité, il brise les mythes pour affirmer et la victoire du *logos*, de la raison, et celle de la vie. C'est le nouveau et le dernier sacrifice, celui qui brise le mensonge et la mort, celui qui tue le prince des ténèbres, Satan, qui tombe comme l'éclair. Le christianisme est ainsi une démystification. Il détruit les superstitions et les erreurs des mensonges des mythes.

Avec la Passion du Christ, nous savons désormais que les boucs-émissaires sont innocents, elle a détruit le sacré en en révélant sa violence. Le Christ a détruit l'ignorance et la superstition, il permet de voir la réalité, il permet d'accéder au savoir. Les ennemis du Christ associent le christianisme à une religion archaïque alors qu'en réalité c'est l'inverse : le christianisme démystifie les religions archaïques, il montre la vérité sur le bouc-émissaire et sur le sacrifice mimétique, il nous oblige à penser le monde, il ouvre la porte du savoir. Il dévoile les religions archaïques en montrant le roi nu : ces personnes que l'on tue, et dont le meurtre est indispensable pour créer la nouvelle société et pour la maintenir, sont innocentes. Donc, cette société est bâtie sur le mensonge et l'erreur, loin de libérer l'homme elle l'enferme dans l'esclavage de la mort. La violence finale ne vient pas de Dieu, mais des hommes eux-mêmes. Au cœur des conflits du monde, il y a le face-à-face entre la Passion et le religieux archaïque.

Pour éviter la guerre, l'homme doit éteindre le fonctionnement du désir mimétique et ainsi bloquer la montée aux extrêmes. Il ne peut le faire qu'en comprenant l'utilité et le sens du bouc-émissaire, et en acceptant la vérité et la réalité des faits. Pour René Girard, c'est la Passion du Christ, sommet de la violence, qui permet d'éliminer la violence et de bâtir un monde de paix.

2/ Les fondements de la géopolitique

Quels principes de géopolitique ont été développés pour comprendre les RI ?

21/ Principes généraux de la géopolitique

A/ Définition de la géopolitique

Le terme géopolitique fut formé par le juriste suédois Rudolf Kjellen (1846-1922), professeur de sciences politiques et d'histoire.

Géopolitique : comprendre les cartes et comment les hommes perçoivent le territoire et cherchent à l'utiliser à leur profit.

La géopolitique a longtemps été interdite : mal vue par l'université. C'est comprendre les relations entre les États, en lien avec l'histoire et la géographie. Comprendre les systèmes de puissance, de valeurs, comprendre ce qui fait avancer le monde.

Chaque pays a sa propre vision géopolitique, en fonction de son histoire, de sa situation, de sa puissance. Chaque pays développe une géopolitique particulière, qu'il est important de connaître, surtout pour les plus grands.

« La géopolitique commence avec les rivalités d'intérêts, et la guerre n'est que la continuation d'une politique géographique que la diplomatie exerce en premier lieu. » Chauprade, *Géopolitique*, p. 291.

La géopolitique ce n'est pas que la guerre, la guerre en est un des éléments. C'est une méthode d'approche des relations internationales.

« L'espace, le nombre, les ressources définissent les causes ou les moyens matériels d'une politique. » Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Calmann-lévy, 1962, p. 186.

« On est en droit de penser, comme Carl Schmitt, que tout ordre politique ou juridique du monde est d'abord un ordre spatial, que chaque époque de l'histoire a son *nomos*, son organisation spatiale de la Terre. » Gérard Dussouy, « La géographie », dans F. Ramel et T. Balzacq, *Traité de relations internationales*, Presses de Science Po, 2014, p. 327.

Le prisme culturel est essentiel à la géopolitique. L'espace est une réalité objective, mais les hommes et leurs communautés ne le saisissent qu'à travers leur subjectivité.

Importance du symbolisme géopolitique, des images, des visions, des perceptions. Il y a une interaction permanente entre les conditionnements structurels et le volontarisme des acteurs.

« Travaillons donc à dilater notre pensée ; forçons notre entendement ; brisons, s'il le faut, nos cadres ; mais ne prétendons pas rétrécir la réalité à la mesure de nos idées, alors que c'est à nos idées de se modeler, agrandies, sur la réalité. » Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, Félix Alcan, 1934, p. 237.

La géopolitique est une méthode d'approche plutôt qu'une science. C'est une méthode de compréhension.

Lien entre l'économie et la géographie. Le milieu imprègne l'homme et le modèle, mais c'est aussi par l'affrontement avec le milieu, et sa maîtrise, que l'homme se forme et se déploie. Le déterminisme du milieu est aussi une façon pour l'homme, de constituer sa société. Pour bâtir la puissance il y a l'espace, mais aussi le nombre et la ressource.

Développement de l'idée de la géoéconomie. Articulation entre commerce et guerre. Sur quoi se fonde désormais la puissance ? On développe l'idée que c'est désormais le commerce et l'économie qui font la puissance, et non plus la guerre. La guerre serait dépassée, où l'économie serait la nouvelle guerre. Puissance politique, puissance militaire, puissance commerciale. Débat ancien et jamais achevé. Raisonnement mercantiliste.

Édouard Luttwak invente la notion de géoéconomie, en 1990. La géopolitique serait désormais dépassée, la lutte entre les États ne se ferait que sur le terrain de l'économie. Contexte de chute du Mur, de concurrence des EU avec le Japon, et de déclin des EU face à la puissance commerciale du Japon. Pour Clinton, chaque nation est une entreprise, en compétition sur le marché mondial.

Paul Krugman, dans un article de 1994, décrédibilise cette notion. Il montre que les exportations ne forment que 10% du PIB des EU, le reste du PIB se fait à l'intérieur, c'est la concurrence entre entreprises américaines. (p. 160-161).

L'Allemand von Thünen a montré le lien entre géographie et économie, disponibilité et sécurité des approvisionnements.

B/ Histoire et fondateurs de la géopolitique

L'école anglo-saxonne : la puissance maritime

La suprématie de la mer sur la terre

L'amiral US Alfred Mahan (1840-1914), développe l'idée du sea power. Tenir la mer pour dominer la terre. Contexte d'expansion maritime des EU :

1867 : achat de l'Alaska à la Russie

1895 : révolte de Cuba contre l'Espagne

1898 : Guam + Porto Rico, Hawaii + Philippines

1901 : contrôle de Panama (détaché de la Colombie)

1914 : ouverture du canal de Panama

Expansion dans le Pacifique : Samoa, Midway, Aléoutiennes.

Mahan préconise de s'allier avec l'Angleterre pour le contrôle des mers, de limiter l'expansion allemande sur les mers, et de s'allier avec les Européens pour contrôler le développement asiatique. (C'est ce qu'est devenu l'OTAN après 1991).

Avec le contrôle de l'Amérique du Sud les EU sont une île, dont le territoire est bien protégé.

Contrôler des ports et des bases, des routes commerciales, mais aussi avoir une marine de projection pour intervenir partout et dresser des blocus. Mahan est influencé par la victoire du Nord contre le Sud grâce au blocus.

L'Angleterre contrôle aussi des points stratégiques : Gibraltar, Le Cap, Suez, Aden, Ormuz, Singapour.

Le choc terre-mer. Le heartland

Halford Mackinder (1861-1947), amiral anglais et professeur de géographie à Oxford. S'inquiète de l'hégémonie continentale de l'Allemagne.

Article dans le *Geographical journal* de 1904 : développe le concept géopolitique de centre géographique. C'est autour du pivot (le heartland) que s'articulent toutes les dynamiques géopolitiques de la planète.

Ce pivot c'est l'Eurasie, qui est tenu par la Russie, et que l'Angleterre n'arrive pas à atteindre.

Pour ceinturer le heartland il faut des coastlands.

Empêcher l'alliance de l'Allemagne et de la Russie, qui permettrait le contrôle des terres intérieures, la constitution d'une zone inattaquable de défense, et la mise en commun d'immenses ressources.

Alliance terrestre à toujours échoué jusqu'à présent : Napoléon, Hitler, Staline. pas d'alliance continentale.

Aujourd'hui alliance terrestre : Chine, Russie, Turquie, Iran. On redécouvre la centralité de la terre. Les routes commerciales redeviennent le centre du monde, et les routes maritimes perdent de leur influence. Pendant combien de temps encore ?

Mackinder voit l'histoire en mouvement. Vision dynamique de l'histoire, et non pas déterministe, comme Ratzel.

Il n'y a jamais eu d'union entre les Germains et les Slaves. Peur de cette union, mais elle n'a jamais vu le jour. De même, difficile de faire un contrepoids France/Russie, l'alliance ne tient jamais longtemps.

Le rimland, pivot stratégique du choc terre-mer

Nicholas Spykman (1893-1943). Professeur en Californie et à Yale. Théorise la doctrine de l'endiguement. Trouve Haushofer trop déterministe, et conteste le rôle du heartland développé par Mackinder.

1GM : alliance RU/ Russie

2GM : alliance EU/URSS

Donc pas de heartland.

Pour lui il y a aussi une centralité en géopolitique, un cœur, qui est l'épicentre de tous les phénomènes et de toutes les rivalités. Ce cœur, c'est le rimland (région intermédiaire entre le heartland et les mers riveraines).

L'école française : la géopolitique de l'équilibre

Allemagne : étude de l'Etat envisagé dans sa forme politico-culturelle. Angleterre : étude de la dichotomie terre / mer. France : étude du territoire et prise en compte des réalités humaines.

Paul Vidal de la Blache (1845-1918)

Fondateur de l'école française de géographie. Possibiliste, c'est-à-dire qu'il voit les possibilités présentes dans le territoire. Etudier les possibilités de l'homme dans son milieu, ce qui s'oppose aux visions déterministes de Ratzel. (Lucien Febvre, *La terre et l'évolution humaine*, 1922).

Etudier les rapports entre milieu naturel et genre de vie. C'est l'étude des micro-territoires, des terroirs. N'adhère pas aux déterminismes physiques.

Sur un autre plan, Jacques Bainville fait aussi une analyse géopolitique dans son *Les conséquences politiques de la paix*, où il analyse la politique allemande.

Jacques Ancel (1882-1943)

Pensée géopolitique ancrée autour de l'idée de frontière envisagée comme produit de l'action humaine, et non pas seulement héritage naturel de la géographie. Il s'inscrit notamment dans la vision de Renan : une nation ce n'est pas qu'une ethnie, une langue ou un territoire ; il y faut une mémoire et une histoire commune. Cas de l'Alsace, germanique de culture, française de cœur. Une même réalité mais deux visions différentes. Ancel dialogue avec Haushofer, mais il ne dévie pas de ses thèses. Il meurt en 1943 sans laisser de descendance intellectuelle. Deux ans plus tard, la géopolitique est interdite à l'université.

C/ Principes

1/ Le réalisme en politique étrangère

Idéologie républicaine et réalisme capétien. Pour Montesquieu les lois s'enracinent dans la géographie, le climat, la religion. Chaque peuple a ses lois en fonction de sa géographie.

La géopolitique française c'est l'éloge de la frontière, qui est naturelle. C'est la nature qui guide les frontières et qui inspire le tracé des États.

Voir le Testament politique de Richelieu.

La politique étrangère française est marquée par le réalisme, du moins jusqu'à la république.

La politique est sujette à l'opinion, alors même que le gouvernement devrait pouvoir manœuvrer contre l'opinion, si une mesure indispensable mais impopulaire est nécessaire.

2/ La frontière modelée par l'homme

Question des frontières et du conditionnement géographique. La frontière est soit déterminée par la nature —le sol impose une limite sur laquelle s'arrête les hommes, comme une rivière, une montagne— soit déterminée par l'homme —deux groupes humains antagonistes s'arrêtent sur une ligne de partage. Or les obstacles naturels ne constituent pas nécessairement des frontières naturelles.

La mer Egée a été le pivot de la Grèce. Elle rassemble les peuples. La montagne peut être un obstacle mais pas nécessairement une frontière. Ce sont en dernier ressort les facteurs humains qui font les frontières. Comme le disait Lucien Febvre : le cadre importe moins que le cœur.

Les géographes allemands sont généralement des scientifiques, ils croient au déterminisme naturel. Les géographes français sont plus humanistes, ils croient au facteur humain.

Réunion à la Sorbonne en 1950 pour décider d'évincer la géopolitique de l'université.

D/ Principes généraux de la géopolitique

Les uchronies

Analyser le rapport entre l'identité et le territoire, c'est comprendre la représentation que les peuples se font du territoire.

« L'identité sacralise le territoire et le territoire sanctuarise l'identité. » p. 248

Cette démarche c'est accentuée avec la diffusion de l'idée d'État-nation dans le monde, idée développée par les Occidentaux.

Il y a un désir de territoire, une soif de territoire. Il faut donc comprendre d'où vient ce désir, et comment il est motivé. « Cerner les représentations humaines nées des désirs territoriaux ». p. 248

Il y a les utopies et les uchronies (François Tual, *Le désir de territoire*, Paris, Ellipses, 1999).

Les utopies sont en dehors de la géopolitique. Ce sont des idéologies détachées du rapport au lieu, au topos.

Les uchronies sont en dehors du temps. Elles sont rivées à la continuité historique qu'impose le terrain géographique.

Il y a 3 grands types d'uchronies : les panismes, les grandismes et le mythe de l'âge d'or.

Les panismes

Volonté de regrouper tous les membres d'un même groupe au sein d'un même Etat (panslavisme, pangermanisme ...).

Panarabisme, pangermanisme...

Les grandismes

Projet politique consistant dans le rassemblement de toutes les terres qui ont appartenu à un peuple à un moment de son histoire.

L'utopie n'est pas celle d'un avenir meilleur mais de plusieurs passés glorieux.

L'Italie revendique les terres irrédentes en 1919. Elle les a possédées mais en 1919 ces territoires ne sont plus italiens, ils sont slaves. On retourne à un mythe passé.

Le mythe de l'âge d'or

La volonté de retour à l'âge d'or abrite souvent une volonté de purification : elle génère alors beaucoup de violence et s'en prend aux autres.

Passé qui est magnifié.

22/ Friedrich Hayek : de la catallaxie aux relations internationales

A/ La coopération sociale comme jeu. La catallaxie

Un jeu est une procédure de coopération qui, d'une part, repose sur des règles et, d'autre part, comporte toujours une part d'habileté et une part de chance, puisque chaque joueur utilise ses propres talents, ses propres connaissances, et met à profit les opportunités qui se présentent à lui. Dans un jeu, il est absurde d'exiger à l'avance tel ou tel résultat. Si les résultats étaient prévisibles, les règles ne seraient pas nécessaires, puisque ce à quoi servent les règles c'est à créer a priori une égalité de chances entre tous dans un processus dont on sait que l'issue est aléatoire. Dans un jeu, d'autre part, il doit y avoir des gagnants et des perdants. Mais cela ne signifie pas que ce que les uns gagnent les autres le perdent. Cela n'est vrai que dans les jeux à somme nulle. Si le jeu est à somme positive, il peut y avoir des gagnants et des perdants relatifs, tout le monde ayant eu un gain positif.

Il en va de même en économie. En économie, les règles, c'est le droit. L'économie n'est pas un jeu à somme nulle, tous gagnent en valeur absolue, à jouer le jeu. Le terme économie ne

convient pas pour parler de ce jeu. Économie c'est la gestion de la maison, or quand il y a relation entre plusieurs maisons, il n'y a plus une seule unité mais plusieurs. L'économie nationale et l'économie monde sont un réseau de nombreuses économies imbriquées les unes dans les autres.

Katallatein, en grec, veut dire échanger, mais aussi, par le fait de l'échange, admettre dans la communauté et faire d'un ennemi un ami. D'où catta-laxie et catta-lactique.

Catallaxie : « l'ordre engendré par l'ajustement mutuel de nombreuses économies individuelles sur un marché. » (DLL, II, 131).

Le mot catallaxie = le mot commutatio en latin, échange. Il y a donc une justice catallaxique comme une justice commutative.

Le libéralisme s'occupe de justice commutative. La philosophie de Hayek est une philosophie de l'échange entre hommes égaux et libres, situés au même niveau et contractant librement entre eux, par opposition contre toute philosophie fondée sur l'idée de hiérarchie.

La catallaxie comme lien social

Qu'est-ce que la notion même d'échange ? Que quelqu'un a avantage à donner et quelqu'un d'autre à recevoir *la même chose*. Au terme de l'échange, l'avantage de chacun n'est pas diminué mais augmenté puisque chacun se sépare de ce qui vaut moins à ses yeux et acquiert ce qui vaut plus. « Bien que la quantité de bien reste constante avant et après l'échange (le commerce est improductif), la communauté se trouve enrichie après l'échange et du seul fait de l'échange. » Nemo p. 191

On ce que l'on échange n'a pas la même valeur aux yeux de celui qui donne et de celui qui reçoit. Pour celui qui donne, le produit vaut moins, pour celui qui reçoit, il vaut plus. Il y a donc un différentiel de valeur. Or, c'est parce que l'on n'a pas les mêmes idées ni les mêmes projets sur un objet que celui-ci vaut quelque chose. Il y a donc un pluralisme immanent dans la notion même d'échange libre.

« Le fait d'avoir des vues différentes sur une même chose et de poursuivre des objectifs différents, voire concurrents, facteur ordinaire de conflit, est ici facteur d'interdépendance, de paix, de prospérité. » p. 191

Les inventeurs du premier échange avec des partenaires inconnus ont ainsi virtuellement dépassé la logique unanimiste de la société archaïque et rendus possible une nouvelle forme de société, puisqu'ils ont trouvé une forme de lien social qui assure la paix autrement que par l'unanimité.

Une société libre, c'est une société pluraliste, sans hiérarchie commune de fins particulières. Bien plus, dans une société de marché, nous contribuons, par l'échange, à la réussite de desseins que nous désapprouverions si nous en avions connaissance.

Normalement, des personnes qui poursuivent des objectifs différents ne peuvent être qu'opposées. Or, avec la catallaxie, des personnes qui poursuivent des objectifs différents sont

alliés de fait parce que sans l'autre chacun ne pourrait pas atteindre son objectif. C'est le grand avantage de la société de marché.

Soit nous sommes dans une société d'échange, soit nous sommes dans une société de redistribution. Dans une société d'échange, les hommes entretiennent des rapports pacifiques parce que chacun a besoin de l'autre. Dans une société de redistribution en recherche, les rapports ne sont pas pacifiques parce que certains volent aux autres. L'échange est fondé sur la liberté, la redistribution sur la coercition, donc le vol.

Dans une société catallactique, je profite de biens et de services que non seulement je ne peux produire moi-même, mais dont je n'aurais même jamais eu la simple idée si d'autre ne les avaient conçus. Je ne peux réaliser mes propres buts sans qu'autrui soit libre de réaliser les siens, indépendamment de moi. Et par suite, si j'entrave les autres je m'entrave moi-même. Si j'avais les moyens de priver les autres de leurs rêves et de leurs desseins, alors je me priverais moi-même de mes rêves et de mes buts. En résumé, ce qui soude la grande société, ce qui y constitue le lien social, nous dit Hayek, ce n'est pas une communauté de fin mais une communauté de moyens. C'est l'ordre abstrait du droit.

La catallaxie est le seul ordre global qui embrasse la quasi-totalité du genre humain.

Les fins des hommes, dans la catallaxie, sont toujours non-économiques : se nourrir, se vêtir, aider les malades et les indigents. Ce qui est économique, c'est seulement la manière dont sont répartis les moyens nécessaires à ces fins. Il y a deux manières de répartir les moyens : ou bien de façon autoritaire, ou bien par le marché. Le marché n'est pas une fin, c'est un moyen qui vient servir les fins ultimes de l'homme (esthétiques, scientifiques, morales...).

Le jeu des échanges est ce qui crée le lien social. C'est un jeu créateur de richesse, et non un jeu à somme nulle. Les perdants à ce jeu perdent par rapport aux gagnants, tout en étant eux-mêmes absolument gagnants. Même si leur part est la plus petite de toutes les parts des joueurs, elle est plus grande que s'il n'y avait pas eu de jeu.

Par quel miracle cette création ex nihilo de richesse ?

- a) les prix, sur un marché libre, incorporent une information spécifique sur les ressources et les besoins des acteurs de la catallaxie, information qu'il n'y aurait aucun autre moyen d'obtenir; ils sont l'élément d'incertitude et de variabilité grâce auquel se réalise la « cybernétique catallactique », c'est-à-dire la régulation et le maintien en équilibre stable de ce système ouvert qu'est la catallaxie;
- b) cette régulation permet à tout moment l'allocation optimale des ressources et l'arbitrage optimal entre les besoins, donc la production et la consommation optimales, conformément au principe de l'« équilibre général » et de l'« optimum de Pareto » ;
- c) cet optimum, toutefois, n'est pas intégralement atteint, et les critiques de la théorie de l'équilibre n'ont pas tort de souligner que les conditions de la « concurrence pure et parfaite » ne sont pas en général réalisées; il faut entendre l'idée d'optimum non en un sens logique, mais en référence aux conditions cognitives réelles de la vie économique ; la concurrence optimise la production et la consommation, au sens où elle est plus efficiente pour la transmission de

l'information dans le système économique, et pour l'utilisation des connaissances dispersées chez tous les agents, que n'importe quelle autre méthode connue.

B/ L'émergence du marché

« L'ordre de marché étant intrinsèquement incompatible avec la justice distributive, il ne pouvait s'établir qu'en contradiction plus ou moins vive avec les idéologies archaïques. Il a eu affaire d'abord à l'hostilité, plus qu'à la faveur compréhensive, des gouvernements et des législations qui « ne comprenaient pas réellement le modus operandi du marché » (DLL, II, 165) et ont donc mené des politiques contraires. Il n'a pu triompher définitivement que dans la mesure où les avantages individuels qu'il procurait ont constitué une poussée irrésistible. » p. 289

Le marché permet de nourrir un nombre d'hommes beaucoup plus important que ne pouvaient le faire les sociétés archaïques. Si on supprimait le marché on ferait périr un nombre très important d'individus. Mais il existe aussi une très forte tradition qui va à l'encontre du marché et qui veut le brimer et le refuser. Des personnes attachées à la société archaïque et qui n'ont pas compris à quel point le marché était bon.

« Hayek énonce même l'idée que, si un grand nombre de penseurs du XIX^e siècle ont cru que l'économie moderne était néfaste, c'est en raison d'une sorte d'illusion d'optique. Ce qui était visible pour les observateurs, c'était l'afflux dans les villes de troupes nombreuses de nécessiteux.

Ils en ont conclu que le capitalisme avait appauvri les hommes. En réalité, il avait rendu possible la fourniture des biens vitaux minimaux à un nombre d'hommes plus grand que jamais auparavant dans l'histoire ; c'est parce qu'ils avaient dorénavant de quoi manger que ces hommes se multipliaient ; au siècle précédent encore, leur nombre était régulé par les limites alimentaires. Il y a du vrai dans l'affirmation de Marx selon laquelle le capitalisme a fourni aux travailleurs juste de quoi reproduire leur force de travail ; mais Marx a eu tort de porter la chose au débit du capitalisme. La vérité est que des hommes ayant vécu jusque-là à la limite de la mort par famine se sont multipliés aussitôt que l'augmentation de la productivité leur a fourni au même prix une plus grande quantité de ce minimum vital qui pour eux était déjà le nec plus ultra de leurs aspirations. Le capitalisme n'a pas appauvri les hommes ; il a - dans sa première phase- multiplié les pauvres. C'est ce phénomène qui s'est reproduit par la suite dans le tiers-monde 10 (cf. KES, 50). » p. 291

23/ Samuel Huntington et le choc des civilisations

« Les chocs entre civilisations représentent la principale menace pour la paix dans le monde, mais ils sont aussi, au sein d'un ordre international désormais fondé sur les civilisations, le garde-fou le plus sûr contre une guerre mondiale. »

Aucun paradigme n'est éternellement valide. L'approche civilisationnelle est valide aujourd'hui, mais peut-être pas dans les prochaines décennies.

A/ Un monde divisé en civilisations

Le nouvel âge de la politique globale

« La modernisation se distingue de l'occidentalisation et ne produit nullement une civilisation universelle, pas plus qu'elle ne donne lieu à l'occidentalisation des sociétés non occidentales. »
p. 17

Qui sommes-nous ? Telle est la question que se posent de nombreux peuples aujourd'hui. On sait qui on est si on sait qui on n'est pas et contre qui on est.

Dans le monde nouveau, la politique locale est ethnique et la politique globale est civilisationnelle. La rivalité entre les puissances est remplacée par le choc des civilisations. Les conflits n'auront pas lieu entre riches et pauvres, entre groupes économiques, mais entre civilisations.

Modernisation et occidentalisation. Existe-t-il une civilisation universelle ?

Adopter les produits de l'Occident ce n'est pas s'occidentaliser. L'Occident c'est le droit, pas le Mac Do. Des gens peuvent manger des hamburgers et porter des jeans sans être pour autant occidentalisés.

En 1900, 23.9% de Chinois adhèrent aux religions populaires chinoises. En 1970, ils sont 5.9% et 2.5% en 2000. Cette baisse est due à l'avènement du communisme : les Chinois ont changé de catégorie.

Pour qu'il y ait une civilisation universelle, il faut qu'il y ait une langue et une religion universelle. Or ce n'est pas le cas, même l'anglais baisse dans la locution mondiale. Et parler anglais ne veut pas dire que l'on est anglicisé, mais que l'on utilise un moyen de communication.

Diffusion de la culture occidentale : on pense que, pour réussir, les autres ont besoin de copier l'Occident, qu'ils doivent faire comme lui. Cela peut susciter des rejets, comme en Chine et au Japon. Refus de se faire annexer par l'Occident.

D'autres pays ont accepté l'occidentalisation pour se moderniser. Cas de la Turquie avec Kemal. Rejet de la culture musulmane.

Le Shah d'Iran a voulu occidentaliser son pays pour le moderniser. Cela a conduit à la révolution de 1979, à son renversement, et à l'instauration d'un régime islamiste dur. Echec de l'occidentalisation. Le Japon s'est modernisé sans s'occidentaliser. Idem pour Singapour et Taïwan.

L'Occident dans le monde

Les hommes d'Etat doivent être conscients de la réalité, et ils doivent la comprendre.

« L'Europe est la source, l'unique source des notions de liberté individuelle, de démocratie politique, d'autorité de la loi, de droits de l'homme et de la liberté culturelle. (...) Ce sont des idées typiquement européennes, elles ne sont ni asiatiques, ni africaines, ou moyen-orientales, sauf par adoption. » Arthur Schlesinger, *Disuniting of America*, p. 127.

La guerre entre les civilisations et le nouvel ordre du monde

Les Etats phares ne doivent pas intervenir dans les conflits qui touchent les Etats phares d'autres civilisations dans leur aire civilisationnelle.

B/ L'équilibre instable des civilisations

L'effacement de l'Occident : puissance, culture et indigénisation

[Dans la question du déclin de l'Occident on évoque l'apogée qui serait 1900, c'est-à-dire quand l'Occident possédait ses colonies. C'est une vision colonialiste du monde qui fait penser que puissance veut dire domination spatiale mondiale, alors même que l'Occident est plus puissant maintenant que la décolonisation a eu lieu.]

Le déclin est aussi relatif : nous avons continué à croître mais les autres ont cru beaucoup plus rapidement, devant combler un retard important.

Part des civilisations ou pays dans les exportations de produits manufacturés 1750-1980

Pays	1750	1800	1860	1900	1953	1980
Occident	18.2	23.3	53.7	77.4	74.6	57.8
Chine	32.8	33.3	19.7	6.2	2.3	5
Japon	3.8	3.5	2.6	2.4	2.9	9.1
Inde	24.5	19.7	8.6	1.7	1.7	2.3
Russie	5	5.6	7	8.8	16	21.1

Source : Paul Bairoch, « International Industrialization Levels from 1750 to 1980 », *Journal of European Economic History*, 11, autumn 1982, p. 269-334.

En termes d'exportations et de part dans le PIB on devrait, vers les années 2050, retrouver la répartition qui était celle du monde vers les années 1850. La Chine ne croit pas, elle retrouve la position qui était la sienne avant les années creuses de la période 1850-1980.

Indigénisation : résurgence des cultures non occidentales

Rejet de la culture occidentale et retour vers les cultures premières. La première génération d'indépendantistes était occidentalisée, formée dans les pays occidentaux, et défendant les

valeurs de l'Occident, contre l'Occident lui-même, notamment la démocratie et la liberté des peuples. Usage de ces valeurs pour devenir indépendant et les retourner contre l'Occident. La deuxième génération est formée sur place, et non pas en Occident. Elle rejette d'autant plus l'Occident qu'elle ne veut pas de cette domination. Rejet des habits, de la culture, de la religion. Phénomène de retour à l'indigénité.

L'Occident et le reste du monde : problèmes intercivisationnels

Ce que l'Occident perçoit comme de l'universalisme est vu comme de l'impérialisme ailleurs. Les valeurs occidentales ne sont pas toujours attirantes pour les autres peuples, notamment le matérialisme et l'individualisme. Même la démocratie et les droits de l'homme ne sont pas toujours attirants. L'Occident ne parle plus de monde libre mais de communauté mondiale, mais à travers cette expression ce sont bien les valeurs occidentales que l'on défend.

Etats phares et conflits frontaliers

Etats phares d'une aire de civilisation peuvent entrer en conflit avec d'autres Etats phares de d'autres aires. Les conflits émergents souvent sur les frontières, ce sont les lieux à surveiller.

C/ Des guerres de transition aux guerres civilisationnelles

Guerres de transition : la guerre en Afghanistan et la guerre du Golfe

Ces deux guerres commencent par une simple invasion, puis elles se muent en guerre de civilisation. Elles inaugurent un nouveau type de guerre, marquée par les conflits ethniques et les affrontements entre groupes appartenant à des civilisations différentes.

La guerre est menée au nom du jihad. On combat les soviétiques en s'appuyant sur les principes de l'islam. Cette guerre a redonné confiance aux musulmans qui ont compris que l'islam était capable de vaincre une puissance étrangère. 25 000 volontaires venant de pays arabes, surtout Jordanie, et formés par les services du Pakistan, ont pris part à la guerre. L'Arabie Saoudite a donné beaucoup d'argent pour financer la guerre, presque autant que les EU. Système de relais et de réseaux internationaux pour lutter contre les soviétiques.

Golfe : plusieurs pays arabes soutiennent les EU, mais pas tous. En échange on annule leur dette, on leur donne des avantages. En revanche, la rue arabe refuse cette attaque et voit dans Saddam Hussein un défenseur de l'islam. Du Maroc à la Chine les musulmans soutiennent l'Irak. La guerre devient bien civilisationnelle.

Ces deux guerres ont permis aux Etats arabes de se rapprocher alors qu'ils sont souvent très opposés.

Caractéristiques des guerres civilisationnelles

Entre des Etats de civilisation différente, ou entre groupes différents présents au sein des Etats. Le but est le contrôle du sol et l'élimination du groupe qui n'est pas membre de la civilisation. La purification ethnique est souvent la conséquence de ces conflits.

Ce sont des conflits longs, très difficiles à résoudre autrement que par l'expulsion d'un groupe. Pas de concession possible, pas d'entente, pas de vie en commun possible. Guerre intermittente : conflit larvé, guérilla, poussée de fièvre. Cause beaucoup de morts et de réfugiés, ce qui peut déstabiliser les zones environnantes.

La religion est la différence la plus profonde qui soit entre les peuples. Les guerres civilisationnelles ont toutes la religion pour fondement. La langue, l'ethnie, la culture peuvent intervenir, mais c'est la religion qui en est la cause fondamentale.

Du sang aux frontières de l'islam

La GF a empêché de voir et de comprendre les guerres civilisationnelles parce que tous les conflits ont été vus sous le prisme de la GL et que les belligérants ont pu se servir de l'un ou de l'autre des protagonistes pour faciliter ses combats. Mais les conflits civilisationnels ont été nombreux. Ils sont la matière même de l'histoire. La guerre du Vietnam fait partie de ce type de conflit. Et la GF elle-même.

La ligne de fracture passe par le monde musulman. Les musulmans engendrent l'essentiel des conflits, les chiffres sont à cet égard irréfutables. La ligne de feu musulmane est une ligne de guerres et de sang.

Les musulmans se servent essentiellement de la guerre pour résoudre ses crises. Caractère fondamentalement belliqueux de cette civilisation.

Usage de la guerre pour résoudre une crise, entre 1929 et 1979 :

Etats musulmans : 53.5%

GB : 11.5%

EU : 17.9%

URSS : 28.5%

Chine : 76.9%

Seule la Chine est plus belliqueuse que les musulmans. (p. 387)

L'essor de la conscience identitaire

Lors de guerre les radicaux finissent toujours par débordés les modérés et par ravir la direction des affaires. Les modérés peuvent ressurgir en fin de combat, quand les extrémistes ont montré leur inefficacité, et quand les populations en ont assez de la violence. Mais les modérés sont souvent combattus par les extrémistes.

Les diasporas

Pendant la GF le conflit s'écoule du haut vers le bas. Dans les guerres civilisationnelles, le conflit bouillonne du bas et va vers le haut.

Avec la notion de pays apparentés les guerres civilisationnelles ont un grand risque de s'étendre, et la guerre de monter en escalade.

Les diasporas soutiennent aussi leur pays d'origine, et souvent de façon beaucoup plus importante que le pays lui-même. Elles sont des 5^e colonnes pour les pays où elles vivent.

Avec les moyens de communications modernes, télévision et courriel, les diasporas se sentent beaucoup plus proche de leur pays d'origine qu'auparavant. C'est une façon de resserrer les liens et de maintenir des contacts entre les populations. On est désormais émigrés sans l'être vraiment, ce qui ne facilite pas l'intégration dans le pays d'accueil.

p. 424-439 : très bonne analyse de la guerre dans les Balkans.

Arrêter les guerres civilisationnelles

Ce sont des conflits intermittents donc interminables. Impossible d'y mettre un terme car les raisons de la guerre sont civilisationnelles et culturelles, or ces aspects-là ne disparaissent pas. En revanche, la guerre peut marquer des pauses, connaître des trêves, des interruptions. Mais sans jamais vraiment s'arrêter.

Le conflit peut s'arrêter quand les deux partis sont épuisés, et que les radicaux ne peuvent plus combattre. Les modérés reprennent alors les négociations. Pour cela, il faut l'intervention d'un pays tiers qui mène les négociations, car étant seuls les pays ne peuvent négocier par eux-mêmes, leurs haines sont trop importantes.

Ceux qui acceptent les accords et les signes risquent leur vie, car cela ne plaît pas aux extrémistes qui risquent de vouloir les tuer. C'est le cas de Rabbin, de Sadate ou de Gandhi. Ils veulent remettre en marche la machine guerrière, n'acceptant pas la négociation.

3/ Réalisme et idéalisme : deux visions des relations internationales

a/ Frédéric Bastiat vs Jules Ferry : quelle place pour la colonisation ?

Bastiat est opposé à la colonisation. Coûte cher, inutile, contre l'idée d'exporter notre culture aux peuples inférieurs.

Même idée pour Guizot : politique des points d'appui et des comptoirs.

Pour Ferry, la colonisation va rapporter, elle est la fille de l'industrie. Faux, cf. Jacques Marseille. Mais moyen pour la valoriser et la faire accepter.
Idée qu'il faut exporter nos idées et nos valeurs, que les autres sont des mêmes et qu'ils peuvent devenir comme nous.

L'idéalisme conduit à la guerre. Le réalisme à la paix. Ce que Thucydide avait déjà démontré.

b/ Cynisme ou réalisme : *regime change* ou soutien aux dictateurs, non-ingérence ou devoir d'ingérence ?

Notion de droit d'ingérence puis devoir d'ingérence. L'humanitaire s'invite dans les RI, les ONG deviennent les bras armés des Etats pour diffuser leurs idées et leurs intérêts.

Colonisation idéologique ou colonisation humanitaire ? Moyen de mener la guerre par d'autres moyens.

c/ Courtoisie et barbarie : l'art du protocole. Cosmologie et politique : l'art de la diplomatie

Savoir converser, savoir négocier. L'art de la diplomatie suppose l'art de la conversation et de la courtoisie. La diplomatie est le lieu de la civilité et du savoir-vivre.

Idée que la politique se rattache à la cosmologie. Cosmos sinon chaos. Bâtir un lieu de paix entre les hommes pour éviter la guerre ici-bas.

Le livre du courtisan, Balthasar Castiglione, 1528.

Les qualités de l'homme de cour : l'esprit, la grâce et la désinvolture.

Faire preuve de sprezzatura (nonchalance) est, selon Baldassare Castiglione dans *Le Livre du courtisan* (*Il Libro del Cortegiano*, 1528), une des vertus essentielles de l'homme de cour. Il s'agit pour Castiglione « de fuir le plus que l'on peut, comme une très âpre périlleuse roche, l'affectation : et pour dire, peut-être, une parole neuve, d'user en toutes choses d'une certaine nonchalance, qui cache l'artifice, et qui montre ce qu'on fait comme s'il était venu sans peine et quasi sans y penser¹ » ; en effet, « le vrai art est celui qui ne semble être art ». Cette faculté de donner une apparence de facilité, d'aisance et de naturel aux réalisations les plus ardues est une des caractéristiques de l'art de la Renaissance.

II/ Historique

1/ La guerre de Trente Ans : l'avènement de Westphalie

a/ Les causes de la guerre : fractures et politiques européennes

b/ Un conflit long et tumultueux

c/ Les conséquences du conflit

2/ Les grands congrès : l'art de la paix et nouvel ordre du monde

a/ Vienne et le concert des nations. Talleyrand.

25 ans de guerre en Europe. Bouleversement des principautés et des États, il faut reconstruire l'Europe.

Congrès : septembre 1814-juin 1815.

Metternich et Talleyrand, faste de sa cour, musicien, cuisiner, faire valoir les intérêts de la France.

15 membres de familles royales, 200 princes, 216 chefs de mission. Valses et bals, beaucoup de fêtes.

Avec les Cent Jours le traité est beaucoup plus rigoureux, la France perd davantage. Retour aux frontières de 1792. Indemnité de guerre de 700 millions avec occupation.

Retour des dynasties sur leurs trônes.

Prusse prend une partie de la Pologne + Rhénanie.

Russie : Finlande + Pologne

Autriche : prend une partie de l'Italie du Nord, récupère le Tyrol.

Royaume-Uni : obtient la réunion de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg. Créer un État indépendant sur les bouches du Rhin pour empêcher la puissance française et allemande.

b/ Versailles et la paix perdue. Jacques Bainville

Une paix idéologique parce que morale et idéaliste.

Plusieurs reproches sont faits à ce traité. D'abord son caractère idéologique, incompatible avec l'idée d'une paix politique reposant sur la sauvegarde de la sécurité française. Le traité a

une connotation quasi religieuse, il est fondé sur un moralisme outrancier, un économisme et des principes moraux idéalistes.

« Une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur ; trop dure pour ce qu'elle a de doux. » Cette paix est comme celle d'Amiens en 1802 : elle suspend les hostilités, mais elle n'évite pas la guerre. Dès 1920 la Russie attaque la Pologne, preuve que le traité n'a pas réglé la paix à l'Est de l'Europe. C'est une paix de haine.

B. parle de la conjonction germano-russe sur la Pologne, les deux pays vont s'entendre pour annexer ce pays et souder leur alliance sur son dos. Problème posé par la Tchécoslovaquie qui est trop petite pour résister aux appétits allemands. Problème de l'Autriche et de l'Anschluss. Problème de la coalition des peuples aigris, notamment l'Italie, qui du coup risque de s'allier avec l'Allemagne.

c/ Guerres mondiales et guerres froides : les rêves américains. Yalta (1944), Bagdad (1991)

Bâtir un nouvel ordre mondial.

3/ La France et l'équilibre européen

a/ Le « juste milieu » de Louis-Philippe

b/ Le « grand projet » de Napoléon III

Expliquer la politique étrangère de Napoléon III, l'entente avec l'Angleterre, les accords de libre-échange, expédition au Mexique.

Mexique : 1861-1867. Mettre en place un gouvernement favorable aux intérêts français.
30 avril 1863 : Camerone.

c/ La « grandeur » du Général de Gaulle

Place de la France dans le monde. Notion d'équilibre : allié des EU mais pas ennemi de l'URSS. Voir la primauté de la nation et de la culture dans les idéologiques, notamment Chine et Russie. S'inspirer du temps long.

Nécessité d'avoir une armée qui soit à la hauteur de ses ambitions. Disposer de bases et de comptoirs.

III/ Pratique

1/ Les États-Unis : hyperpuissance ou impuissance ?

a/ Les ambiguïtés d'une victoire par chaos : unipolaire/multipolaire

Disparition de l'URSS signifie la fin de l'affrontement des deux Grands qui a marqué les RI après la 2GM. Espoir de paix, de prospérité, espoir de la fin de la guerre.

Thèse de Francis Fukuyama : fin de l'histoire.

Règne des EU. Victoire du modèle de la démocratie libérale, de la mondialisation économique.

Or le monde apparaît encore comme dangereux. Toujours la présence des guerres, remise en cause du modèle occidental, refus de la démocratie, montée en puissance de la Chine qui inquiète les EU.

Fin de la GF est un retour aux principes de Yalta et de Potsdam. Monde multipolaire. Comprendre les RI et le grand jeu entre les puissances et entre les pays. Comprendre le rôle que souhaite avoir les EU et les autres pays. Comprendre les dangers et les attentes de ce monde, notamment au Proche-Orient.

Les EU sont les seuls à pouvoir peser sur les décisions mondiales et à pouvoir imposer leur volonté.

En 1991 ils entraînent 27 pays dans une guerre contre l'Irak.

A partir de 1991 ils sont les seuls à s'engager dans le processus de paix en Palestine. La Russie s'est défaussée.

Une guerre de civilisation

Conséquence : il est facile de mener une guerre et de renverser les gouvernements mais pas d'assurer la paix et de tenir les pays. Diffusion de l'islamisme qui prend une tournure crapuleuse et qui a aussi des volontés politiques. Sur le long terme c'est un échec.

C'est une lutte de civilisation pour la défense de la démocratie et de la liberté, pour la défense des modes de vie. On réactualise les thèmes de la GF mais sur un autre ton. D'autres pays s'en servent, notamment la Russie mais pour d'autres raisons. L'islamisme est une cause commode pour lutter pour ou contre les séparatismes et les volontés d'indépendance nationale.

État souverain réunit 3 attributs :

Contrôle d'un territoire aux frontières reconnues par les autres Etats

Espace de légitimité

Détention de la force légitime.

La souveraineté d'un État n'est limitée par aucune autre. Cela est la base de l'égalité juridique des États entre eux.

1987 : légitimation du devoir d'ingérence. La souveraineté des États peut s'effacer devant la solidarité envers les victimes. L'intervention extérieure est ainsi justifiée, c'est l'ingérence.

Reconnaissance de la légitime défense. Un État a le droit de se défendre contre l'agression d'un autre État.

Existe-t-il une communauté internationale ? Qui la compose ? ONU, G8, G20, autres États ?

Mais l'État souverain est lié aux autres par des liens juridiques

Liens politiques

ONU : 200 États

OSCE : États d'Europe + ex pays soviétiques + EU + Canada (Organisation de la coopération et de la sécurité en Europe).

OCS (Organisation de la coopération de Shanghai) : Russie, Chine + pays d'Asie centrale.

Liens économiques

ALENA : 1992, EU, Mexique, Canada. EU veut créer une ZLA (Zone de Libre-échange des Amériques) mais opposition du Brésil et du Venezuela contre cela.

ASEAN : Asie du Sud-Est

Liens militaires

OTAN : survit à la fin de la GF mais doit se réorienter et trouver un nouveau but.

Les acteurs non-gouvernementaux

Acteurs qui interfèrent dans l'ordre mondial et dans la marche des États. Entreprises, mafias, ONG, groupes terroristes ...

Question des Droits de l'Homme. De nombreux textes juridiques fondent cet ordre des droits de l'Homme.

DUDH de 1948. Volonté de défendre ces droits se heurte aux réalités de la diplomatie et de la politique.

Revendications identitaires, séparatismes. Présent dans le monde entier.

Altermondialisme. Mouvement qui s'essouffle. Apparaît en 1999 lors du G8 de Seattle. Mouvement très violent, veut casser et détruire. Reprend les déçus de la fin du communisme. Volonté d'abattre le capitalisme.

Forum de Porto Allegre vante ce nouvel ordre, un autre monde est possible. Reprend les luttes du tiers monde.

ONG. Acteurs des RI. Financées par des fonds publics et privés. Liées aux Etats.

Promotion de la mondialisation économique

FMI. Soutient le consensus de Washington défini en 1989. Discipline budgétaire, diminution des dépenses publiques, libéralisation du commerce extérieur, privatisation des monopoles d'Etat.

OMC. Construit et promeut les règles libérales du commerce.

Forum de Davos, créé en 1971. Tous les ans, regroupe des chefs d'Etats et des chefs d'entreprise.

Les fonds d'arbitrages, les hedge funds. Nés en 1997, cherchent des profits sur les marchés, financent les entreprises.

Les fonds souverains. Fonds détenus par les Etats, à partir des revenus issus du pétrole ou des matières premières. On craint une intrusion des pays étrangers dans l'économie des pays et dans la gestion de certaines entreprises.

Création de garde-fous

Agence internationale de l'énergie atomique, créée en 1957, siège à Vienne. Surveille les activités nucléaires. Utile si les Etats coopèrent, sinon ne peut rien faire.

Tribunal pénal international : TPI créé pour la Yougoslavie, 1993 et le Rwanda, 1994. Justice des vainqueurs ou justice internationale ?

Cour pénale internationale : les TPI sont limités à un cas précis. La cour peut-elle se saisir de tout crime international. Elle siège à La Haye.

b/ Contrôler le droit pour imposer son ordre : la guerre économique

Donner des exemples.

c/ La dette et la (crypto)monnaie : quelles incidences sur les relations internationales ?

L'endettement asservit les peuples

La dette est l'une des conséquences de notre État providence. Elle est un vol commis sur les générations futures et un asservissement pour les États qui la pratiquent à haute dose. « Pour payer la dette d'un jour, vous verrez fonder de nouveaux pouvoirs qui vont durer des siècles », prévenait déjà Alexis de Tocqueville dans *L'Ancien Régime et la Révolution*. La dette consiste à faire payer par les enfants non encore nés les plaisirs des pères. Dans un système démocratique qui repose sur une forme subtile d'achat de voix et de social clientélisme, elle est l'expédient efficace pour verser des subventions, bâtir des logements, satisfaire des intérêts catégoriels. C'est la fameuse théorie des choix publics démontrée notamment par James

Buchanan. Les États s'endettent d'autant plus facilement que cette pratique est facile, que l'argent vienne d'Amérique ou de prêteurs privés. Quand cette pratique satisfait en plus la population qui peut ainsi jouir de la vie sans travailler, il n'y a aucune raison d'y mettre des freins. Et en plus les économistes keynésiens s'évertuent à faire croire que la dette est positive. Si même les théologiens légitiment le péché, il n'y a aucune raison d'être vertueux. Ainsi émerge l'idée que la dette est bonne puisqu'elle permet de faire fonctionner l'économie grâce aux dépenses productives et à l'investissement. Que cette dette serve essentiellement à payer des dépenses de fonctionnement ne semble pas troubler ses thuriféraires. On explique également qu'un État n'a pas besoin de rembourser sa dette. Puisque l'État est une divinité magique qui prodigue ses bienfaits et sa libéralité à ses adorateurs qui sacrifient pour lui, il n'y a aucune raison de désespérer de sa dette ni de craindre un défaut de paiement. Ainsi voguent les mythes attirés par les sirènes, avant de s'écraser sur les rochers de la réalité.

Quand les États font faillite

C'est oublier que dans la période récente de nombreux États ont fait faillite. En 1982, c'est le Mexique qui explose. Porté par la hausse des prix du pétrole au cours de la décennie 1970, l'État central a engrangé les devises et dépensé sans compter pour acheter la paix sociale. Il s'est endetté à taux élevé et a distribué l'argent sans compter. Dix ans plus tard, il ne peut plus rembourser et doit se mettre sous la tutelle des États-Unis pour éviter le chaos.

En 1998 et 2002, c'est l'Argentine qui décroche à son tour, après cinquante années de socialisme façon Perón ou façon junte militaire, selon les décennies. Les habitants ne peuvent plus retirer leur argent à la banque, le chômage explose ainsi que la pauvreté. En 2012, c'est Chypre qui ne peut plus payer sa dette et qui entre à son tour en pleine récession.

La dette conduit à la faillite et au désastre des peuples ; mais tant que tout va bien nul ne tente de faire des efforts pour l'abaisser. Le risque est de croire que cela n'arrive qu'aux autres et ne viendra jamais chez nous.

Éviter la faillite en légitimant le vol

La meilleure façon d'éviter la faillite sans réduire la dette est de légitimer le vol et de le pratiquer à haute dose, tout en le couvrant de slogans généreux. Cela fonctionne un temps, parfois assez long, jusqu'à ce que les plus imposés s'en aillent et qu'il ne reste plus personne pour assumer l'impôt. Un État peut aussi s'en prendre à ses créanciers, les expulser ou les ruiner. Les exemples, là aussi, ne manquent pas.

À deux reprises, Philippe le Bel a fait arrêter et emprisonner ses créanciers lombards (1291 et 1311). En 1293, il lance un emprunt forcé sur les bourgeois du royaume, emprunt qui ne fut jamais remboursé. C'est le même Philippe IV qui fait arrêter les Templiers, manipule la justice pour que celle-ci prononce une condamnation pour hérésie et leur prend ainsi leurs biens, leur trésor et, surtout, ne rembourse pas sa dette. Malheur donc à ceux qui prêtent trop aux États.

L'exemple aurait pu être médité par les Fugger, cette riche famille d'Europe qui prêta de l'argent à de nombreux princes du XVI^e siècle. Parmi eux, Charles Quint et la richissime Castille. L'Espagne des Habsbourg ne pouvait pas faire faillite : l'or affluait des Amériques,

l'armée était puissante et redoutée, le Soleil ne se couchait jamais sur l'Empire. Mais l'argent qui arrive trop facilement engendre des dépenses faciles et inutiles. En 1560, sous Philippe II, Madrid est acculé à la faillite. Les Fugger sont ruinés.

Il ne reste donc que l'impôt, toujours plus fort et toujours plus haut, pour prélever sans cesse quelque argent et pressurer un peuple qui, tout en se plaignant des taux d'imposition élevés, demande que l'État intervienne plus, protège, rénove les routes, sauve la Sécurité sociale, accorde la cantine et l'école gratuite et le pass culture. Le lien entre dépense publique, taux d'imposition et montant de la dette n'est pas toujours clair dans les esprits des citoyens.

En 1788, le royaume de France est surendetté, notamment à cause du coût exorbitant de la guerre d'Amérique. C'est l'une des causes de la Révolution. Mais surtout, cela amène le gouvernement provisoire à voler les biens du clergé et à les vendre. Les manuels scolaires parlent pudiquement de nationalisation des biens du clergé, pour donner une tournure positive à ce qui reste comme une attaque massive et sans précédent contre la propriété privée et le droit. Une philosophie politique qui plonge ses racines dans la légitimation de la négation de la propriété privée, donc du respect du droit, ne peut que passer outre aux intérêts de sa population. La même opération se répète en 1905-1906. Outre l'aspect idéologique d'affrontement entre la nouvelle République et l'Église, la loi de séparation de 1905 est aussi une atteinte à la propriété et un vol massif de biens privés. On ne compte plus les anciens couvents réquisitionnés pour devenir des lycées ni les évêchés devenus des mairies (comme à Blois et à Fréjus). L'histoire fiscale de la France au XX^e siècle s'est ouverte par cette spoliation massive par l'État d'associations privées. Il fallait bien financer la colonisation et le clientélisme pour maintenir un régime qui était particulièrement instable et discrédité.

La dette ou l'esclavage des États

Un État surendetté annonce donc la spoliation de ses citoyens. À cet égard, les mesures prises contre l'assurance-vie et la possibilité donnée de geler les comptes bancaires peuvent faire craindre le pire. Mais un État endetté, c'est aussi un pays qui est asservi aux desiderata de ses créanciers. Là aussi, l'histoire ne manque pas d'exemples.

Au XIX^e siècle, l'Égypte et l'Empire ottoman sont deux États en situation de surendettement massif. Ils ont voulu payer par la dette la modernisation de leurs infrastructures, mais cela n'a nullement permis l'essor économique espéré. C'était, avant l'heure, l'échec de la croissance par la relance de type keynésienne. La conséquence fut la colonisation de l'Égypte par l'Angleterre. Londres prêta au Caire et obtint en échange la tutelle de l'Égypte, lui assurant ainsi une base militaire et la sécurisation de la route des Indes. On laisse à l'Égypte un semblant d'autonomie ; les Anglais ne voulant pas non plus se perdre dans les sables du pays.

Le même phénomène arriva aux Ottomans. Ce fut cette fois l'Allemagne qui prit le dessus. Certes, les crédits furent largement ouverts, mais au prix de la sujétion de Constantinople par Berlin. Pour ces deux pays, la dette aboutit à la colonisation financière et politique. S'endetter, c'est mettre de côté son indépendance et se placer sous la tutelle d'un tiers.

Lorsqu'en 1956 l'Angleterre voulut intervenir à Suez pour protéger le canal menacé de nationalisation par Nasser, elle dut reculer sous la menace américaine. Nous n'étions plus dans les années 1860. Désormais, c'était Washington qui contrôlait la dette anglaise et qui put imposer sa politique à son allié. L'État providence installé dix ans plus tôt aboutissait à la fin de la souveraineté anglaise, avant d'arriver à sa faillite. Il en fut de même pour Cuba, cette fois au profit de l'URSS. Moscou obligea La Havane à intervenir en Angola pour maintenir le régime communiste en place. Cuba dû s'exécuter, sous peine de voir disparaître les aides financières reçues du cousin soviétique. On présenta cela comme il se doit, c'est-à-dire comme une aide aux peuples opprimés par le capitalisme.

L'impuissance géopolitique

La dette devient un mode de vie que l'on reproche aux dirigeants politiques, mais qui est d'abord demandé par les peuples. Pour effacer la dette, nul n'est besoin de vol ni de spoliation, mais de réduction de la dépense publique. Qui est prêt à cela ? La dette conduit à un modèle de société finalement apprécié, d'autant plus que ce sont les autres qui payent et que l'on espère toujours que la faillite ne viendra pas.

Autrefois, la dette était la conséquence de la guerre, donc de l'intervention de l'État. Aujourd'hui, elle est essentiellement la conséquence de l'État providence, donc de l'État obèse, et elle empêche l'intervention régaliennne de l'État. Elle signe l'impuissance géopolitique des États qui abdiquent leur liberté en se soumettant à leurs créanciers. La dette américaine est désormais possession de la Chine et la France est en train d'être achetée par les fonds souverains des pays du Golfe. C'est là une autre conséquence de l'État providence. En surtaxant les investisseurs, en s'en prenant « aux riches » et à l'investissement du capital, on se condamne à devoir acheter de la dette à l'extérieur. Non content d'affaiblir l'économie d'aujourd'hui, on avorte le dynamisme de demain. L'endettement public mondialisé est en train de redessiner le monde. La dette publique affaiblit les pôles de la Triade et surtout les pays occidentaux. Réduire la dette, c'est donc se libérer de l'esclavage de l'étranger tout autant que dynamiser son économie. C'est aussi donner un espoir à la jeunesse de son pays, en lui promettant un autre héritage qu'un fardeau impossible à porter consistant à payer la facture de ses parents. « Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été cariées » nous dit le livre d'Ezéchiel. Qu'allons-nous choisir ? L'esclavage à Babylone ou la sortie du désert d'Égypte ?

La cyberstratégie : avancer en milieu indéfini

Le cyber est lui aussi le lieu d'une dialectique entre la coopération et l'affrontement. Pour certaines, le cyber est le prolongement des réseaux existants, pour d'autres c'est un espace propre, comme la terre, l'air, la mer et l'espace. Peut donc s'y développer les éléments classiques de la stratégie : le choc, le feu et la manœuvre.

Définition de la cyberstratégie

Internet en fait partie, mais pas seulement. Il y a aussi les réseaux, les fibres, les tuyaux. Il y a les ordinateurs, physiquement reliés entre eux par des communications. L'équipement est la couche matérielle du cyberspace.

Deux autres couches s'y ajoutent : une couche logicielle, avec les programmes et les protocoles techniques ; une couche sémantique, qui donne du sens à l'information en permettant d'associer des chaînes de caractères.

Le cyber : entrecroisement de tuyaux dans lesquels circulent des informations. Dans ce cas, ce n'est pas un milieu mais un centre d'informations. Il n'y a donc pas de guerre du cyber mais une guerre de l'information, ce qui amène à traiter ces questions différemment. C'est un milieu qui est complètement anthropique, qui n'a pas de limites précises, qui est en évolution perpétuelle.

Internet : clear web, deep web, dark web. Clear web: les sites usuels. Environ 5% de la toile. Le deep web, la partie non indexée de la toile, environ 95%. On y accède avec des navigateurs comme Tor. Le dark web est un sous-ensemble du deep web, dans lequel on ne peut entrer qu'avec un logiciel spécifique et une autorisation.

Le deep web peut avoir des activités illégales et illicites, mais aussi des activités légales, publiques ou privées, que les utilisateurs veulent protéger.

La protection des données est un autre critère essentiel. Eviter les attaques et les piratages de site.

Si le cyber est un milieu, alors il faut une armée spécifique à celui-ci. En 2015, Tsahal a déclaré créer une armée dédiée au cyber, puis cela a été abandonné en 2017. Ce sont les personnes qui gèrent les réseaux de communication qui s'occupent désormais de cela. Le cyber a des conséquences sur les autres milieux, mais il ne contrôle pas tout à lui tout seul. Aucun milieu ne domine les autres, les milieux sont en relations les uns avec les autres.

Principes applicables aux opérations numériques

« L'objet principal de la cyberstratégie est d'acquérir et de conserver la supériorité, ou tout au moins une situation favorable, dans le cyberspace. C'est la condition première de son exploitation en direction des autres milieux. » p. 337

Il est très difficile de contrôler entièrement le cyber. Cela reste limité dans le temps et l'espace. Il y a un degré de supériorité plus ou moins élevé en fonction de l'emplacement du réseau, mais pas de domination sur le réseau.

Stratégie navale : guerre d'escadre, de côte et de course (Corbett). Cela se retrouve aussi dans les réseaux.

La guerre d'escadre vise à prendre le contrôle d'une partie adverse et de la détruire. Cela est possible avec des lignes de codes malveillantes, mais cela reste limité dans le temps et dans l'espace.

La guerre de côte vise à détruire un point d'appui ou une base. En 2009, le ver informatique Stuxnet a détruit des centrifugeuses utilisées dans le cadre du programme nucléaire iranien. Idem pour la Corée du Sud qui a subi des attaques informatiques venant du Nord. Le virus Industroyer a infecté le réseau ukrainien de distribution d'énergie et provoqué des pannes géantes. Jusqu'à présent pas d'attaque cyber sur les autres puissances. Les réseaux sont tellement connectés entre eux qu'une attaque massive ne permet pas d'évaluer les conséquences de celle-ci. En revanche, il y a de plus en plus d'attaques ponctuelles, qui peuvent faire craindre une montée aux extrêmes numériques.

La guerre de course semble être la forme de guerre la plus adaptée à la cyberstratégie. Le cyberspace est essentiellement un milieu de transit pour les données numériques. La NSA est capable de poser des écoutes sur les câbles sous-marins. Idem, via Prism, écoute des principaux serveurs informatiques.

Comment les principes classiques de Foch s'appliquent-ils au cyber ? Liberté d'action, économie des forces, couple sûreté-surprise.

Liberté d'action : chacun est libre de venir dans le web et d'y agir. Des Etats comme la Russie et la Chine aimeraient pouvoir contrôler une partie du web et le soumettre à leur juridiction. Les Etats essaient de réguler mais ils ne sont pas d'accord entre eux. Question de la cryptographie des données. Avec les objets connectés, de plus en plus de données pourront être recueillies. A quoi vont-elles servir ? La puissance numérique des GAFAM est supérieure à celle de beaucoup d'Etats. Ils peuvent donc fortement agir sur le cyber.

Le principe d'économie des forces est fondé sur la manœuvre. Dans le cyber, elle est facile, car le domaine se recompose sans cesse. Les réseaux sont très plastiques. L'élément le plus important en matière d'économie des forces réside dans la capacité de calcul. C'est un enjeu essentiel pour la cryptologie et l'intelligence artificielle. Il faut manœuvrer les réseaux, déchiffrer les codes malveillants, calculer des algorithmes, rassembler et synthétiser des informations, et cela le plus vite possible. Il faut avoir des superordinateurs pour le calcul des données, ainsi que l'électricité qui va avec.

La sûreté est difficile à garantir. Il y a beaucoup de failles que l'on ne connaît que lorsque l'on est attaqué.

Dissuasion (décourager l'attaque), coercition (emploi limité de la force), action (emploi de la force sans restriction). Quelles sont les stratégies les plus appropriées.

Dissuasion

Montrer sa force, mais pas trop, au risque de se dévoiler et donc d'être attaqué. On ne va pas frapper tous les centres mais les principaux, ceux qui commandent les données majeures.

Coercition

Attaque de particuliers, d'entreprises ou d'Etat contre des adversaires.

2/ Les mirages des relations internationales : guerre de propagande et illusions d'optique

a/ Les Brics : futurs impuissances ?

Brésil : la chute de l'avenir

Russie : l'ours fragile

Inde : une volonté d'impuissance ?

Chine : la futur URSS ?

Afrique du Sud : l'effacement ?

b/ L'opinion mondiale : informer ou manipuler ?

Rwanda : guerre de propagande

Irak : les fausses informations

Venezuela : cacher les crimes

Internet : mondes parallèles et fausses nouvelles

c/ Histoires, mémoires, regards : les différentes conceptions du monde

Comprendre comment les acteurs voient le monde pour savoir comment ils vont agir. Ne pas plaquer sur les autres nos propres représentations.

3/ Nouveaux acteurs et acteurs profonds des relations internationales

a/ Mafias et criminalité : dissolution des Etats

« Celui qui n'a pas un pouvoir suffisant pour protéger chaque membre du peuple contre un autre n'a pas le droit non plus de lui donner des ordres. » Kant

Le commerce de la drogue a de grandes conséquences géopolitiques : Sud, apparition de zones qui échappent au pouvoir central, guérillas des narcotrafiquants, volonté sécessionnistes. Nord : destruction des consommateurs, et notamment de la jeunesse, émergence de gangs et de mafieux.

« Le commerce illicite de la drogue doit être considéré comme une véritable guerre portée d'une part contre la solidité sanitaire, morale et intellectuelle des peuples occidentaux, d'autre part contre la cohésion même des États occidentaux. Car si la drogue attaque la personne humaine, elle fragilise les peuples et par voie de conséquence leurs États. » p. 845

La drogue est étrangère à l'Occident et étrangère à son histoire, elle est importée par des populations extra européennes. Elle sert les intérêts de ces groupes et de ces populations. La drogue est une guerre contre l'Occident.

De même, danger de la pornographie et du cyber-sexe contre la stabilité des États européens et la santé morale et physique des populations.

aa/ La drogue, un facteur géopolitique contre l'Homme, les peuples et les États

< Étude de cartes

Aperçu de l'économie de la drogue dans le monde

Commerce de la drogue = 300 Mds de dollars, 10 fois plus que le commerce des armes, le double des revenus de l'OPEP.

Le crime organisé aux EU (drogue, prostitution, jeux, racket) = 1.1% du PNB.

Réseaux de blanchiment, sociétés écrans.

En 1989 les agents de la drogue ont retiré leurs capitaux du Japon, ce qui a fait chuter la bourse de 60% en quelques mois.

La drogue est la source de nombreuses guerres, ou l'enjeu immédiat des guerres.

1975-1990 : guerre au Liban financée par le trafic de drogue.

Les guérillas n'ont pas de revenus propre, elles utilisent alors la drogue et le trafic pour financer leur combat, et cela génère tant d'argent que le trafic devient l'objet même de la guerre.

Les Albanais contrôlent le trafic de l'héroïne en Europe. Le Kosovo est la plaque tournante de la drogue. La Serbie réprime ce trafic, alors les Albanais se révoltent et se soulèvent contre le pouvoir central. Veulent l'indépendance pour être plus libres dans leur trafic.

Les mafias dans le trafic de la drogue

Les mafias tirent beaucoup de ressources de la vente de la drogue. Une partie des ressources est utilisée pour acheter les puissances publiques et assurer la corruption des personnes.

Contrôler la production, la transformation des produits et la vente. Blanchir l'argent, système de sociétés écran.

Les grandes mafias : Italie : *Cosa Nostra*, Camorra (Naples et Campanie). Mafia russe, chinoise, turque, Colombie.

Faire de l'argent, stade suprême du libéralisme. Peu importe l'homme.

La drogue : une guerre contre l'Homme et contre l'Occident

Les enclaves ethniques des banlieues vivent grâce au trafic de drogue. Participer au trafic c'est donc soutenir ces gangs et ces réseaux.

À partir des années 1960 pénétration de la drogue en Occident, dans les soirées. Culture de la drogue, drogue dure et banalisation des drogues douces (qui sont aussi dangereuses).

Rave party : marché de la drogue, écoulement des produits de synthèse : amphétamines, ecstasy.

Centres de production à proximité des centres de consommation.

La drogue est diffusée aux soldats et aux combattants dans les conflits tribaux : explique la bestialité des comportements et les actes de crimes innommables.

Corruption de la jeunesse. Corruption morale et économique de certains groupes.

GHB : drogue des violeurs, gamma hydrobutyrate, poudre inodore et sans saveur, qui annihile toute volonté et toute mémoire. Versée dans le verre, drogue des violeurs.

Les drogues dites douces ont détruit des populations entières au Yémen et au Pérou. Annihilation des indiens et des tribus par ces produits apparemment sans conséquence.

Le génie génétique modifie les plantes et fait des produits de plus en plus violents et puissants. + produits de synthèses. Les cartels se démènent pour trouver des produits qui plaisent et qui sont marketing. Destruction des personnes.

b/ Les SMP et les entreprises : nouvelles guerres, nouvelles diplomaties ?

Rôle des SMP dans la guerre

Les SMP

Les principales SMP

Academi, ex Blackwater, fondée par Erik Prince, ancien des forces spéciales US.

DynCorp : créée en 1946, programme anti-droque, sécurisation de sites et des personnes.

Geos (France), fondée en 1998. Sécurisation de sites, prévention et gestion des risques.

KBR, US, né au début du XX^e siècle. Intervient dans le pétrole, pour protéger ou construire les sites. 27 000 employés.

Triple Canopy, fondée en 2003 par d'anciens militaires US. Forme les armées occidentales dans la lutte contre le terrorisme. 5 000 employés.

Enjeux juridiques

Les SMP posent des questions juridiques : jus ad bellum, jus in bello et responsabilité.

Jus ad bellum : les conditions qui donnent le droit de faire la guerre. Jus in bello : réglemente la façon dont la guerre est conduite.

Jus ad bellum : est-il licite de faire appel aux SMP ?

Jus in bello : dans quelles catégories placées les agents des SMP ? Ils ne sont pas considérés comme des militaires mais comme des civils, donc ils sont protégés. S'ils participent à des attaques, ils sont considérés comme des civils participants à des attaques, dans ce cas ils ne sont plus immunisés. En cas de crimes de guerre, la loi militaire devra s'appliquer à eux.

Les mercenaires ont donc une certaine impunité. S'ils commettent des crimes, ce sont les Etats qui peuvent être inculpés, à condition de démontrer que les Etats ont une responsabilité dans les crimes commis par les SMP.

Ils sont encadrés par la loi et le droit, mais leur nouveauté fait qu'ils évoluent dans une zone grise juridique.

La plupart des SMP ont été fondées et sont dirigées par des anciens des forces spéciales. C'est une catégorie à part des armés, qui se voit comme au-dessus des autres, et qui a l'habitude d'évoluer seule. Cela explique en parti ce goût pour les SMP.

On ne parle plus de mercenaire mais de contractor. On ne parle pas de société militaire mais de société de sécurité. Les SMP ne mènent plus d'action d'attaque mais font désormais des actions de défense.

De très nombreux employés sont des autochtones. Les cadres sont les nationaux de l'entreprise, mais les employés viennent soit des pays en guerre où la SMP intervient, soit d'autres pays. Il y a ainsi un coût du soldat en fonction de son pays d'origine et de sa formation.

Rôle des entreprises dans la diplomatie : Total

c/ Le Saint-Siège : un acteur central ?

Rôle du Saint-Siège dans les relations internationales. Dossiers travaillés, poids réels et rôle de médiateur.